

Lè bougnets et lè tschoux

Autor(en): **C.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'arrêts qu'on prenait et dont on se glorifie comme d'actions éclatantes. Si l'amateur en question a fait récemment un camp ou une campagne quelconque : oh ! alors réjouissez-vous ! Vous entendrez des histoires fabuleuses qui n'arrivent qu'à lui seul, des prouesses héroïques dont le récit sera répété dix fois dans la même heure ; vous serez promené avec le narrateur dans tous les endroits où il lui a plu de boire des chopes ou des chopines ; vous en saurez le détail innombrable, car, pour beaucoup de ces héros, cela fait partie essentielle des devoirs d'un vrai soldat ; enfin, vous, qui êtes un homme pacifique, vous ne pourrez jamais avoir une conversation selon vos goûts, lorsque vous deviendrez momentanément la proie d'un de ces belliqueux personnages.

Passons maintenant à la scie en matière politique, qui se pratique surtout dans les établissements publics et, nuitamment, dans les caves, lors d'élections prochaines. Il est certain que, dans ces occasions-là, tout citoyen qui ne vit pas dans l'indifférence sur les affaires de son pays s'en préoccupera plus ou moins, aussi ne met-on point en cause les sages et modérés, mais ceux qui vont de lieu en lieu prenant les gens à part pour leur scier principes et opinions, au moyen de discours interminables. Ces beaux diseurs ont la rage, en tout temps, de parler politique, et il est à remarquer qu'en général ils sont opposés à l'ordre de choses existant, car, s'ils étaient satisfaits, la matière à discuter leur manquerait. Dans les moments de crise, leur goût dominant se donne largement carrière ; on a peur de les rencontrer, tant ils sont habiles à vous accaparer, à vous retenir par un bouton de votre habit pour vous obliger à les écouter, en vous faisant croire qu'ils ont encore du nouveau à vous apprendre, tandis que c'est absolument les mêmes choses.

Bien d'autres marottes pourraient trouver leur place dans ce petit abrégé de la sottise humaine, mais laissons-les pour dire quelques mots d'une variété de l'espèce des scies, que l'on nomme tout crûment, dans le canton de Vaud, des *pedzes*, tandis qu'en France ce sont des *collants*, terme plus convenable, mais moins énergique que le premier. Les *pedzes* sont des êtres qui ne vous ne fatiguent pas de longs discours, leur spécialité consiste à s'établir d'une manière si stable dans tel ou tel local, et chez vous, par exemple, qu'on dirait qu'ils sont rivos au siège qu'ils occupent. Souvent ils sentent eux-mêmes que leur présence a assez duré et qu'ils devraient se retirer, mais un charme magique semble les clouer à leur place avec tant de force, qu'ils ne savent où en prendre suffisamment pour s'en arracher. Ils restent là, disant de temps à autre : « Il faut que je m'en aille, je devrais être parti depuis longtemps, » et cela comme une excuse à la longueur de leur visite. Ces pauvres gens ont encore un certain tact, mais craignent alors l'arrivée de ces *pedzes* qui croient vous charmer en s'établissant chez vous pour un temps indéfini, lorsque vous avez cent choses qui réclament votre présence partout ailleurs, qui s'obstinent à ne plus vous abandonner et avec lesquelles vous devez vous montrer presque grossier pour vous en débarrasser enfin. Cette sorte d'importuns devrait bien se corriger pour que la sottise dénomination de *pedze* puisse disparaître du glossaire vaudois.

S.

Lè bougnets et lè tschoux.

Cropatton et Bistoque demàoravont dein n'a maison on pou foranna et lào dou ménadzo s'accordàvont adrà bin.

Quand Bistoque avàl fauta d'on coup dèman à la tserri, Cropatton étai quie po lo lài bailli et quand faillai cauquon à stusse po dètserdzi on

tsai dè fein àobin dè fémé, l'allavé crià son vesin. Fasiont boutséri per einseimblio et sè cauchenàvont dein lè banquès quand l'aviont fauta d'ardzein po allà pè lè fàirès, enfin quiet, viqueissant coumeint dou bons frarès-compagnons.

Lào fennès fasiont assebin bon ménadzo, et, coumeint l'hotò à Bistoque étai drà vis-à-visse d'ein face dè cè à Cropatton, lè duès pernettès allàvont adé cotterdzi l'ena tsi l'autra. Se per hazà, la Lizette à Cropatton manquavè dè buro, le tracivè ein eimprontà tsi sa vesena et se la Caton à Bistoque avàl fauta dè sau àobin dè venègro, le savàl prào io alla ein queri. Fasiont la bua per indèvi po espargni lè dzornà dái fennès et po ne pas eimpliyyi tant dè bou, dè savon et dè chindrès.

Mà la Caton Bistoque étai on bocon pegnette et quand le poivè s'esquivà de reindrè, lo fasàl.

Onna demeindze, la Lisette avàl eimpattà po fèrè cauquès bougnets à l'ouhlio et la Caton devessàl ein fèrè assebin, mà, quand stasse eut vouàiti sa burette, motta ! n'yein avàl perein qu'on demi-quart dè verro dedein, assebin le tracè tsi sa vesena que tegnà dza la pèla et que coumeincivè à fèrè lè sins :

— Te ne sà pas, ma pourra Lizette, cein que m'arrevè ? n'è pas prào d'ouhlio po fèrè mè bougnets, et cein m'èimbètè on bocon de fèrè lo fu, vao-tou mè fèrè on servico ?

— Porquie pas !

— Et bin, laissè mè couàirè mè bougnets dein te n'ouhlio ?

— Bin se te vao ! fà l'autra.

Et dinse de, dinse fé.

Lo leindèman, la Lizette devessàl couàirè on jambon et la Caton, qu'avàl dái z'ovràl cè dzo que, fasàl n'a pecheinta marmità dè soupa ài tschoux.

Adon clia sorcière dè Caton, ne va-te pas vail la Lizette et l'ai fà :

— Te sà, Lizette, lè duès, on sè fà adé servico et dū que te m'as laissi couàirè hiai mè bougnets dein te n'ouhlio, et bin, hoai, te pào veni couàirè ton jambon dein mè tschoux.

C. T.

Cheveux gris. — Le grisonnement des cheveux vient généralement avec l'âge. On blanchit d'abord aux tempes, les fils d'argent se mêlent aux cheveux, puis la tête grisonne, et, finalement, tourne au blanc. Cependant le blanchissement d'un cheveu isolé peut se faire en une nuit. Les médecins en ont cité plusieurs exemples.

Le vendredi 19 février 1859, selon M. le docteur Parry, la colonne du général Franks, qui opérait dans le sud du royaume d'Oude, eut un engagement près du village de Chamba, avec un corps de rebelles. On fit des prisonniers. L'un d'eux, cipaye de l'armée du Bengale, âgé de 54 ans, fut conduit devant le général pour être interrogé.

« J'eus la possibilité, raconte M. Parry, d'observer ainsi le fait suivant : Le prisonnier désarmé et déshabillé, entouré de soldats, l'armée prête à faire feu, se mit à trembler violemment et apparut comme stupéfié par la peur. Or, sous nos yeux, et dans l'espace d'une demi-heure à peine, ses cheveux, qui étaient d'un noir brillant, grisonnèrent sur toutes les parties de la tête. Un sergent ne put s'empêcher de s'écrier : « Il tourne au gris ». La décoloration s'opéra graduellement, mais elle était complète au bout d'une heure. »

Bichat a affirmé avoir vu un de ses amis devenir tout blanc dans l'espace d'une nuit. On sait d'ailleurs que Marie-Antoinette blanchit presque totalement dans la nuit qui précéda son supplice. Thomson cite le cas d'un ouvrier qui, étant tombé du haut d'un bâtiment qu'il

réparait, réussit à se retenir d'une main à la gouttière. On arriva à son secours, mais ses cheveux étaient déjà passés du noir au gris.

(Annales politiques et littéraires.)

Le médecin de théâtre.

On sait que le seul bénéfice du médecin de théâtre consiste dans le fauteuil qu'on lui réserve gratuitement, et qu'il doit occuper toute la soirée, pour être tout de suite à la disposition des blessés ou des malades. Mais il arrive souvent que le praticien, qui a vu jouer la pièce en cours de représentation une vingtaine de fois, va se promener ou faire des politesses en cédant de temps en temps son fauteuil à un ami ou à un confrère.

M. Ernest Blum raconte à ce sujet, dans les *Annales politiques et littéraires*, cette amusante et spirituelle anecdote dont il fut le héros :

« Au temps où j'étais jeune et fluet, dit-il, je fis un jour la connaissance d'un tout jeune docteur qui faisait le service du théâtre de la Porte-Saint-Martin. En ce temps-là, je cherchais tous les moyens d'aller pour rien au théâtre. Sur ma prière, le docteur, qui ne demandait pas mieux et qui avait envie d'aller ailleurs, me céda un soir son fauteuil.

Je n'avais pas vu le premier acte que le régisseur vint me chercher à ma place, pour aller immédiatement donner des soins à la jeune première, qui était en train d'avoir une forte crise de nerfs.

Je devins perplexe. Que faire ?...

Sans avoir rien décidé, j'arrivai à la loge de l'artiste qui, en effet, se tordait les bras en poussant des cris aigus. Le directeur était là, anxieux. Allait-elle pouvoir continuer la représentation ?

— Venez, dit-il, sitôt qu'il m'aperçut, venez vite et dites-nous ce qu'il faut faire.

— Hum ! répondis-je, rouge comme plusieurs coquelicots et une sueur glacée au front, je ne sais encore, je vais voir.

Je pris, par contenance, la main de la malade, comme pour lui tâter le pouls ; la malade continuait à se tortiller follement. Je ne savais que devenir ?

— Lui avez-vous jeté de l'eau à la figure ? demandai-je.

— Oui.

— Et ça n'a rien fait ?

— Non.

— Eh bien ! alors ne lui en jetez plus.

C'était toujours ça que j'avais trouvé pour montrer ma science ; au fond, c'était assez médical.

— Faites-lui respirer de l'eau de Cologne.

— Elle n'en a pas.

— Allez en chercher !

Le directeur et le régisseur se précipitèrent dehors tous les deux.

Je demeurai seul avec l'artiste, à qui je tapotais dans les mains pour avoir l'air de faire quelque chose. Soudain, l'artiste se calma subitement, ouvrit les yeux et me regarda en riant. Je restai ébaubi !

— Docteur, me dit-elle, êtes-vous un bon garçon ?

— Moi, madame, mais...

— Vous êtes jeune, vous devez l'être ; eh bien ! je ne suis pas malade du tout, vous allez probablement finir par vous en apercevoir, mais je voudrais l'être pour avoir un congé de deux ou trois jours dont j'ai besoin ! Aidez-moi !

— Très volontiers, répondis-je, enchanté, d'autant plus que je ne suis pas docteur.

— Bah !

— Non, je remplace un ami ; seulement, ne je dites pas, ça lui ferait perdre sa place.

L'artiste partit d'un éclat de rire formidable. Au même instant, rentrèrent le directeur et le